

## UNE EXPÉDITION BELGE

### DANS LES RÉGIONS ANTARCTIQUES

---

L'effet que produisit d'abord ici le projet conçu par M. Adrien de Gerlache, de mener une expédition belge dans les régions antarctiques, fut une sorte d'étonnement mêlé de réprobation. Demander à une souscription nationale une somme de deux cent cinquante à trois cent mille francs pour une pareille entreprise parut indiscret, abusif même, à une nation de tempérament un peu casanier et plutôt méfiant. Il s'éleva des reproches, des critiques.

Aller au pôle Sud, pourquoi? Qu'allait-on faire dans cette galère? Risquer des vies d'hommes et relativement beaucoup d'argent pour découvrir quelque terre inhabitable, quelque mer glacée, folie! Aller à la découverte dans les mers antarctiques, alors qu'il était si simple de demander une place au gouvernement, d'en rester chez soi, au frais en été, au chaud en hiver, d'aller trouver chaque soir son cabaret aimé; ou bien même, si l'on avait choisi l'aventureuse carrière de marin, de la rendre le moins aventureuse possible, en prenant du service sur quelque bon paquebot suivant les routes battues, partant et arrivant à heure fixe, vous permettant de garder vos petites habitudes aux deux bouts de la route! N'était-ce pas insensé?

Quelques hommes de science, quelques personnalités toujours les mêmes, favorables à l'esprit d'initiative, des journalistes, par métier, épris de nouvelles et de nouveauté, approuvèrent seuls l'idée avec quelque enthousiasme.

Il fut visible que la masse demandait des éclaircissements pour s'enflammer et pour donner de l'argent. C'est pourquoi il n'a pas été inutile de définir nettement le but à la fois commercial et scientifique de l'expédition, de faire ressortir surtout l'intérêt pratique qu'elle présente pour notre pays : c'est ce que j'ai pu faire grâce à M. de Gerlache lui-même, qui m'a fourni, à cet effet, des documents précis.

Il faut que je vous présente d'abord le héros de l'aventure. Quand je dis l'aventure, j'ai tort. Rien, en effet, ne ressemble moins à un aventurier que ce jeune homme modeste, presque timide, mais chez lequel on sent la résolution concentrée, la ténacité, l'esprit de sacrifice, la foi profonde de ceux qui sont destinés à accomplir de grandes choses. Sans doute, sa voix de marin un peu sourde, sa parole un peu lente ne séduisent pas de prime abord; M. de Gerlache n'a pas le don d'illusionisme des beaux parleurs. L'attention doit s'appliquer un instant à le comprendre; mais elle surmonte bientôt ce léger effort et elle s'attache vivement aux idées nettes, solides, bien classées, à la conviction profonde qu'il y a sous son élocution craintive : elle devient sympathique à la personnalité du jeune officier de marine belge, qui a mûri depuis longtemps son projet, qui est allé faire le rude apprentissage de la navigation polaire sur ces baleiniers norvégiens, montés par ces matelots hardis qui vont tenter la fortune sous les plus hautes latitudes, les plus rudes climats de notre hémisphère.

On sent qu'on n'a pas devant soi un rêveur, un théoricien, mais l'auteur d'une entreprise longtemps méditée, solidement établie. Sans fortune personnelle, M. de Gerlache travaille exclusivement depuis deux ans à la réalisation de son projet. Il ne demande au public que les moyens strictement nécessaires pour le mener à bien. Il entreprend tout gratuitement sa périlleuse et longue entreprise dont le budget ne comporte, quoi qu'il arrive, ni appointements, ni rémunération, ni part, ni indemnité d'aucune sorte pour lui-même. Il n'attend sa récompense que du succès. Il a repoussé les propositions d'armateurs norvégiens qui voulaient organiser commercialement l'expédition et l'associer à ses bénéfices. Il a tenu à en

réserver l'honneur au nom belge. Une pareille conduite définit un caractère.

Mais il importe de montrer l'utilité de l'expédition et de répondre aux questions qu'elle soulève. Elles sont de deux ordres :

1<sup>o</sup> Que vont faire les Belges au pôle Sud ? Et en admettant qu'il y ait utilité à aller en explorer les abords, pourquoi ne pas y laisser aller les autres, les grandes puissances maritimes, plus intéressées qu'eux à résoudre les questions scientifiques auxquelles doit répondre l'exploration des régions antarctiques ?

2<sup>o</sup> Comment mener à bien le voyage de découverte en question avec 250,000 francs seulement, alors qu'ailleurs on demande quatre fois plus d'argent pour une expédition semblable (le devis de l'exploration allemande projetée s'élève à 950,000 marcs, un gros million) ?

C'est ce que nous allons voir. N'insistons pas sur la gloire qui peut résulter pour notre pays de l'expédition projetée : ceux qui ont le sentiment de cette gloire n'ont pas besoin d'autre excitant pour approuver M. de Gerlache. Ceux qui comprennent que chaque société humaine, qu'elle compte six millions d'hommes ou qu'elle en compte soixante, a le devoir absolu d'enrichir, dans la mesure de ses moyens, le patrimoine scientifique de l'humanité, ceux qui sont aussi fiers des grands savants de notre race, des Stévin, des Ruysbroeck, des Van Helmont, des Vésale, des Plateau, des Stas, des Houzeau, que de ses grands artistes, n'ont pas besoin d'être convaincus de l'utilité du projet. Tout au plus donnerons-nous une base positive à leurs sympathies.

Mais il est bon de fournir aux autres des données sur l'avantage commercial, industriel des découvertes scientifiques en vue, d'examiner celles-ci au point de vue pratique, auquel on n'hésite jamais à risquer des capitaux et des expériences. Même à ce point de vue là, l'expédition de Gerlache n'a rien de chimérique, et bien des gens, si elle était commercialement conçue, pourraient la commanditer plus sagement que tant de

sources de pétrole aurifère, tant de gisements de truffes fossiles pour lesquels on trouve toujours des actionnaires.

Notons d'abord, pour dissiper un préjugé, qu'il ne s'agit nullement *d'aller au pôle même* ou de s'en approcher plus que toute expédition antérieure et que l'expédition se trouve ainsi soustraite aux mécomptes qui attendent, dans les mers polaires, ceux qui se proposent d'atteindre un but géographique trop déterminé.

Il s'agit plutôt d'une espèce de voyage de circumnavigation, tendant à rapprocher les points connus des terres polaires par une ligature de découvertes intermédiaires nouvelles : voyage qui, conduit par un homme résolu mais prudent, a toute chance de se terminer heureusement et rapportera, certainement, une ample contribution de découvertes précieuses. Donnons tout de suite, d'ailleurs, l'itinéraire projeté :

L'expédition partira d'Ostende, du 1<sup>er</sup> au 15 septembre (début du printemps austral correspondant à notre automne).

Elle ira jusqu'au cap Horn, en faisant escales aux Canaries, au Brésil, à la Plata, pour y montrer son pavillon.

Du cap Horn, elle cinglera vers les terres découvertes en 1893 par le *Jason*, que commandait le capitaine norvégien Larsen, à l'est de la Terre de Graham : Terre du roi Oscar II et Terre de Föyn.

Elle tâchera, dans ces régions, d'étendre le champ des découvertes le plus loin possible au sud, tout en longeant vers l'est tous les obstacles sérieux.

Aux approches de la mauvaise saison (retour de l'automne austral), en mars 1897, elle ira relâcher dans un port d'Australie, à Melbourne probablement, pour y laisser reposer son équipage, faire visiter la carène de son navire, renouveler son combustible, etc.

Elle n'hivernera pas dans les glaces. Elle emploiera la saison froide à faire une croisière dans le Pacifique pour attendre le retour du printemps ; cette croisière servira à montrer le pavillon belge dans cette région où il est si peu connu. Elle sera aussi fructueuse au point de vue commercial que scientifique.

Après s'être dûment réapprovisionnée, elle repartira, en

novembre 1897, pour les régions polaires ; cette fois, elle naviguera vers la *Terre de Victoria*, où elle tentera, en passant, une nouvelle détermination du pôle magnétique. Elle abordera cette terre, s'il est possible, et, au moyen de patins à neige (*skies*), quelques-uns de ses hommes tâcheront d'atteindre ce point décisif que sir James Clarke Ross n'a déterminé qu'approximativement.

En mars, enfin, elle reviendra en Australie et regagnera l'Europe par l'océan Indien et Suez.

Le tout durera une vingtaine de mois.

Mais tout en faisant des relevés géographiques, des observations de toute sorte, des recherches sur la faune et la flore, il y a un genre spécial d'opérations qu'elle ne négligera pas : elle recherchera avec soin les baleines, les phoques, les otaries qui ont été vus et signalés dans ces régions ; elle leur donnera la chasse chaque fois qu'elle en trouvera l'occasion ; et elle ramènera une cargaison aussi complète que possible de tous les produits lucratifs qu'ils fournissent.

Si, en effet, la vie végétale est restreinte dans les régions polaires, tant du sud que du nord, la vie animale y est intense, et les profits qu'y procurent la chasse et la pêche sont tels que les baleiniers, pêcheurs et chasseurs, uniquement attirés par l'esprit commercial, le désir du gain, ont largement contribué de tout temps aux découvertes faites dans les mers polaires, y ont même presque toujours précédé les expéditions de découverte officielles.

Pour ne parler que des mers antarctiques, bien que le capitaine Cook, ayant franchi le premier, à la fin du siècle dernier, le cercle polaire austral, eût fait le tableau le plus effrayant de la navigation dans ces parages, de la difficulté et du danger de s'y aventurer, d'y aborder la terre ferme, les baleiniers ne laissèrent pas d'y aller voir. L'une des expéditions les plus audacieuses dans le sud fut celle du baleinier Weddell, qui, en 1823, sur un navire de 160 tonnes, accompagné, pour toute conserve, d'une vraie coquille de noix, d'une chaloupe de 60, atteignit 74° 15' de latitude sud, dépassant de 3 degrés la latitude extrême atteinte par Cook !

Des expéditions vers le sud furent organisées en 1830, 1831, 1833 et 1838, par les armateurs Enderby, de Londres; et c'est à la suite des découvertes de Powell, Palmer, Biscoe, Balleny, tous baleiniers, que furent résolues les expéditions officielles qui eurent lieu de 1838 à 1844 : la française, de Dumont d'Urville; l'américaine, de Wilkes, et l'anglaise, de Ross.

Depuis, c'est encore à des baleiniers que l'on doit les nouvelles découvertes faites dans le Sud.

L'expédition du capitaine Dalmann, de Hambourg, qui, en 1873-1874, découvrit l'*archipel de l'Empereur Guillaume*, à l'ouest de la Terre de Graham, était de nature toute commerciale.

En 1892, ce furent quatre vapeurs baleiniers de Dundee, l'*Active*, la *Balæna*, la *Diana* et la *Polar Star*, qui retournèrent explorer les abords de la Terre de Graham.

La même année, ce fut le baleinier norvégien le *Jason*, capitaine Larsen, de Sandefjord, qui alla chasser les phoques dans le sud et qui en rapporta une si riche cargaison qu'on l'y renvoya en découverte, l'année suivante, accompagné de deux autres navires, le *Castor* et la *Herta*. Cette fois, s'il fit moins bonne chasse, il trouva la *Terre du roi Oscar II* (probablement la côte orientale de la Terre de Graham), la *terre de Föyn* et, au nord-est de la Terre de Graham, tout un archipel important; ce qui valait le dérangement.

Enfin, ce fut encore un baleinier, le capitaine Christensen, commandant l'*Antartic*, qui fit, en 1893 et 1894, deux expéditions australes fécondes en résultats : il se rendit, en 1893, à l'est de la Terre Victoria, où Ross avait signalé des baleines franches; il débarqua au cap Adair, où il fut le premier, avec ses hommes, à fouler le mystérieux continent antarctique. En 1894, il débarqua aux *Iles de la Possession*, où il trouva une végétation inattendue, d'immenses dépôts de guano, d'innombrables pingouins et force balénoptères.

Il fallait, pour que ces baleiniers retournassent obstinément dans le Sud, qu'il y eût de grands profits à tirer de ces régions. C'est sur ce point qu'il faut insister.

La baleine qu'ils y cherchaient est, en effet, une proie de

grand rapport. Les cétologues l'ont classée en un grand nombre de variétés, mais celle à laquelle on donne le plus activement la chasse, celle dont la capture est toujours une petite fortune est la *baleine franche*, qui vaut, en graisse et fanons, de *cinquante à soixante* mille francs la pièce. Comme le gouvernement australien a promis 25 000 francs de prime au premier baleinier qui en capturera une dans le Sud, c'est donc de 75 000 à 85 000 francs que vaudrait à l'expédition belge la prise d'un premier cétacé de cette espèce.

Rien de plus étonnant que cette pêche à la baleine, dont les récits ont émerveillé notre enfance. Il eut bien autour du cœur l'*æs triplex* dont parle Horace, celui qui, le premier, osa, dans sa pirogue frêle, approcher ce monstre énorme, l'attaquer, le harceler, le manger enfin, car c'est pour manger que les primitifs hommes du Nord, peu délicats et pressés par l'appétit violent de leur climat, s'attaquèrent à cette masse de viande et de graisse. Quelques baleines échouées sur le rivage les avaient sans doute mis en goût; ainsi leur vint l'idée de les attaquer vivantes, puis l'idée plus fantastique de les pêcher à la ligne, car la pêche à la baleine est une variété de la pêche à la ligne, en somme, dans laquelle on jette l'énorme hameçon appelé harpon au lieu d'attendre que le poisson vienne y mordre, et dans laquelle l'opération d'amener le poisson à soi présente seulement quelques difficultés et quelques dangers spéciaux.

L'histoire de la pêche à la baleine est une des pages les plus curieuses de l'histoire commerciale.

Ce sont les vaillants riverains du golfe de Gascogne, les Basques surtout, qui élevèrent la pêche à la baleine à la hauteur d'une grande industrie. Elle était déjà très ancienne chez eux, au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle, des documents en font foi, et on retrouve, sur les côtes d'Espagne, les ruines des tours de garde d'où ils guettaient le souffle des cétacés qu'ils allaient poursuivre au large.

Ce sont probablement eux qui ont imaginé de se servir du harpon, attaché à une ligne, comme on le fait encore aujourd'hui.

Cependant les Basques se lassèrent d'attendre du haut de leurs tours de garde les baleines qui, sans doute, plus prudentes, se tenaient à distance des côtes, et ils se mirent à les pourchasser à travers l'Atlantique. Comme la concurrence et le *struggle for life* ne datent pas d'aujourd'hui, les ports de la Normandie et ceux de la Flandre armaient, dès le XI<sup>e</sup> siècle, comme les Basques, des bateaux qui allaient chasser la baleine. Insistons sur cette intervention des ports flamands : il y a là un précédent pour nous.

De baleine en baleine, ces aventureux marins arrivèrent jusqu'à Terre-Neuve, dont les parages sont restés si fréquentés par les pêcheurs. La baleine qu'ils chassaient d'abord était une baleine plus petite que la baleine franche : *la baleine des Basques*, tout à fait exterminée maintenant dans le Nord. A mesure qu'elle se faisait plus rare, ils allaient la quérir plus loin, plus haut, et ils trouvèrent ainsi la baleine franche, qui se plaît aux latitudes boréales et qui, beaucoup plus lucrative que la baleine des Basques, devint leur gibier favori.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Anglais et Hollandais suivirent les Basques dans le Nord. Puis ce furent les Danois, Suédois, Norvégiens. Le Spitzberg devint leur lieu de rendez-vous ; une activité prodigieuse s'y développa ; il fallut se partager l'île pour mettre fin aux bagarres qui y éclataient entre les pêcheurs de nationalités diverses. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la Hollande, à elle seule, y envoyait tous les ans 300 ou 400 navires montés par 20,000 matelots. Des villages dont il ne reste plus de trace s'y élevèrent ; des foires s'y tenaient ; les Hollandais crurent, pendant un temps, que le Spitzberg leur rapporterait plus que Java !

Ils comptaient sans l'excès de la destruction. La baleine franche, trop pourchassée, devint aussi rare dans le Nord que la baleine des Basques dans les régions tempérées. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, il fallut la chercher encore plus loin. En 1719, un baleinier hollandais la trouva abondante dans la baie de Baffin ; deux ans après, on y comptait 363 navires, dont 251 hollandais et, pendant ce temps, les Danois fondaient leurs pêcheries du Groenland. Ce fut l'époque brillante de la grande pêche. De 1669 à 1678, les Hollandais avaient capturé,



d'après les statistiques officielles, *cinquante-sept mille cinq cent et soixante baleines*, lesquelles mises bout à bout eussent fait plusieurs fois le tour des Pays-Bas.

Mais à partir de cette époque, la baleine se raréfiant de plus en plus, la pêche du Nord déclina sans relâche. La flotte baleinière hollandaise disparut dans les grandes guerres de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, en Europe, quelques ports du nord de la Grande-Bretagne (Dundee et Peterhead) et de la Norvège (Tonsberg) arment seuls des baleiniers.

Quoique la pêche de la baleine soit devenue l'accessoire de la chasse au phoque, elle rapporte cependant encore de jolis bénéfices : l'*Active*, baleinier de Dundee, distribuait, l'an dernier, 300 p. c. à ses actionnaires, et les dividendes de 50, 60 p. c. sont ordinaires dans cette industrie. Il y a encore à Dundee cinq ou six baleiniers, rapportant une vingtaine de baleines par an ; d'autre part, les Américains capturent, annuellement, deux à trois cents baleines dans le détroit de Behring.

En présence de cette « raréfaction » de la baleine, les Norvégiens se sont rabattus sur les balénoptères, dédaignées jusque-là. Les balénoptères sont loin d'être aussi haut cotées que les baleines, surtout à cause de leurs fanons plus petits ; elles valent de 3,000 à 6,000 francs. Elles sont, en outre, plus difficiles à chasser, plus grandes, plus maigres, plus vigoureuses, elles se défendent mieux ; leur grand inconvénient, c'est qu'à cause de leur maigreur elles coulent à fond quand on les a tuées ; il était impossible donc de les chasser, comme les baleines que leur graisse fait surnager après leur mort, au moyen des *baleinières* qu'elles eussent entraîné à fond en coulant.

Un capitaine norvégien, Svend Föyn, mort l'an dernier, imagina un matériel spécial pour chasser les balénoptères et fonda à Vadsö, dans le Varenger Fjord, une pêcherie où il a gagné une fortune de 7 ou 8 millions. Il employa de petits vapeurs de 50 à 60 tonnes, à machines très puissantes, évoluant facilement et munis d'un canon pour lancer un gros harpon très solide ; ces vapeurs ont un tonnage suffisant pour ne pas sombrer sous le poids de la balénoptère harponnée quand elle

s'enfonce ; ils opèrent à proximité des pêcheries. Quand ils ont harponné, *amariné*, comme on dit, une balénoptère, ils la remorquent jusqu'à la pêcherie, où on la hisse sur le rivage, au moyen d'un plan incliné, pour la dépecer et en extraire l'huile par des procédés perfectionnés. Il faut, pour pêcher les balénoptères, opérer à proximité d'une terre, détail qui a quelque importance pour notre expédition.

Au point où en sont les choses, on comprend que les baleiniers cherchent de nouveaux champs d'exploitation dans le Sud, et soient surtout désireux de savoir s'ils y trouveront la baleine franche.

Or, si la question n'est pas tout à fait résolue, elle paraît devoir l'être affirmativement. La distribution des baleines dans les mers du globe présente, en effet, certaines particularités. Les baleines ne peuvent passer l'équateur ; la ligne équinoxiale est pour elles un *cercle de feu* ; il n'existe pas de relations donc entre leurs variétés du Nord et celles du Sud. Cependant les cétologues (et entre autres notre distingué compatriote, M. Van Beneden, professeur de zoologie à l'Université de Liège) croient que les baleines sont distribuées *symétriquement* par rapport à l'équateur, c'est-à-dire qu'aux variétés du Nord correspondent des variétés analogues dans le Sud.

La loi est vérifiée pour un certain nombre de variétés et il est à présumer qu'elle se vérifiera pour la baleine franche. C'est l'opinion de M. Van Beneden lui-même, qui fait autorité en la matière.

Il y a d'autres témoignages importants en sa faveur : d'abord celui de James Ross, qui prétend avoir vu des baleines franches du côté de la Terre de Victoria ; puis celui du baleinier norvégien Larsen, qui est persuadé d'en avoir rencontré au cours de son remarquable voyage sur le *Jason* en 1893 ; elles étaient mêlées à d'autres variétés, notamment une baleine australe valant 20,000 francs ; il a assuré à M. de Gerlache qu'il avait vu des baleines franches près de la Terre de Föyn, par 67° de latitude sud et 60° de longitude ouest (c'est par cette région que M. de Gerlache commencera son

expédition); qu'il en avait vu aussi plus tard, en hiver, près de la Nouvelle-Géorgie.

D'après cet homme essentiellement compétent, les baleines franches remonteraient vers le sud, dans les glaces qu'elles recherchent, en été et descendraient vers le nord en hiver; en naviguant hardiment vers le sud, dans la mer de Weddell, pendant l'été austral, on en trouverait des quantités.

Si Larsen n'en a pas harponné lui-même, c'est qu'il en a été empêché par le gros temps et qu'il n'avait pas le loisir d'attendre le moment favorable. Les expéditions baleinières norvégiennes, qui nous étonnent par leur hardiesse, sont, en effet, très chichement montées et approvisionnées; leurs capitaines doivent soumettre leurs itinéraires à des ordres de marche très précis; ce n'est pas la faute de ses capitaines si certaines d'entre elles n'ont pas été plus fructueuses.

M. de Gerlache me contait que, dans un voyage qu'il fit à bord d'un baleinier, dans le Nord, les vivres avaient été si strictement mesurés que, lorsqu'on rentra au port, il n'y avait plus à bord une seule ration, plus un seul biscuit! Cependant ces navires risquent d'être emprisonnés par les glaces, retenus longtemps loin de tout secours. On voit qu'il faut du courage pour s'y embarquer.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Larsen écrivait il y a quelques jours à M. de Gerlache qu'il approuvait absolument son itinéraire, que la pêche qu'il pourrait faire en route payerait sûrement les frais de son expédition.

A ce propos, comme je lui demandais ce qu'il ferait des fonds qui pourraient lui rentrer ainsi, il me répondit, sans aucune hésitation, qu'ils serviraient à rembourser les souscripteurs si ceux-ci le voulaient, ou seraient affectés à une œuvre nationale. Il n'est pas inutile, à ce propos, de faire remarquer qu'on peut souscrire conditionnellement, à condition de rentrer dans ses fonds en cas de succès commercial de l'expédition.

A défaut de la baleine franche, on est sûr de rencontrer dans le Sud d'autres cétacés dont la pêche sera fructueuse: le capitaine américain Crocker y a rencontré (par 56° de latitude sud

et 0° 40' de longitude ouest) une grande quantité de baleines qui lui paraissent semblables à la grande baleine du Nord qui a 33 mètres de long ; Larsen y a vu aussi des *Knurrrwale*, mégaptères analogues à la *jubarthe* des Français.

Enfin, tous les navigateurs y ont remarqué de nombreuses balénoptères très semblables à celles du Nord ; elles y pullulent et, si elles ne peuvent être chassées qu'avec un matériel spécial et, à proximité d'une terre, il serait intéressant d'avoir là-dessus des données précises et de trouver la terre propice.

Il faut insister vraiment sur l'esprit très pratique qui a présidé à la conception de cette expédition belge qui, sans négliger les découvertes et les travaux scientifiques, fera en même temps de la zoologie utilitaire.

Peut-être demandera-t-on si les Belges n'ont rien de mieux à faire que d'aller pêcher la baleine, de vouloir accaparer une industrie aussi nouvelle, aussi spéciale. Mais si les Belges n'avaient fait, depuis 1830, que ce qu'ils faisaient antérieurement, ils auraient eu grand'peine à ne pas mourir de faim et à se multiplier comme ils l'ont fait. Nous voyons surgir tous les jours chez nous de nouvelles industries qui prospèrent et deviennent de grandes sources de richesses. Nous sommes forcés, nous qui déjà devons acheter à l'étranger près de la moitié de nos subsistances, plus de la moitié du pain que nous mangeons, de travailler pour gagner de l'argent, pour vivre au sens littéral du mot. Notre population augmentant sans cesse, il faut bien fournir de nouveaux objets à notre activité. Et puisque nos ancêtres flamands ont pêché la baleine au XIII<sup>e</sup> siècle, comme les Basques, nous ne voyons pas pourquoi nous ne la pêcherions pas, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>, comme les Norvégiens et les Anglais.

Ceux-ci s'occupent sérieusement d'aller chercher la baleine dans le Sud ; il serait beau que nous y arrivassions avant eux.

Enfin, comme nous sommes des industriels ingénieux, nous tirerions probablement meilleur parti des baleines que ne le font les pêcheurs du Nord, qui les dépècent fort grossièrement et laissent perdre une quantité de produits utiles qu'elles peuvent

fournir. Jouan, dans son excellent petit traité sur la *Pêche des animaux marins*, prétend que les deux tiers des produits utiles d'un baleine dépecée en mer sont perdus : l'huile en est très mal extraite, les muscles et les os, qui fourniraient un précieux engrais (vous voyez que l'agriculture même est intéressée à l'expédition!) sont perdus; on délaisse les excréments qui pourraient être employés en teinture, les intestins qui pourraient nous donner, comme aux Esquimaux, des vêtements imperméables, etc.

Bref, en perfectionnant l'extraction des produits lucratifs de la baleine, en dépeçant la bête à terre, dans des pêcheries, comme Svend Föyn fait des balénoptères, nous en tirerions encore bien d'autres profits qu'on n'en a tiré jusqu'ici.

Vous voyez donc qu'une petite colonie belge australe, aux abords fréquentés par les baleines et bien exploitée, vaudrait beaucoup de dents d'éléphant.

N'oublions pas qu'il n'y a pas que des baleines à trouver dans le Sud; il y a aussi des phoques, des otaries, des éléphants marins, des pingouins.

Le phoque, d'une si grande ressource pour les peuples hyperboréens, qui mangent sa chair, s'éclairent et se chauffent au moyen de son huile, se font des vitres et des imperméables de ses intestins, des habits et des souliers de sa peau, des cordes de ses tendons, n'est pas dédaigné des peuples plus civilisés; ceux-ci lui font la chasse pour son huile et sa peau et en font des tueries horribles mais singulièrement lucratives. La chasse au phoque rapporte tant, dans le Nord, que la pêche à la baleine n'en est plus aujourd'hui que l'accessoire. Les phoques forment heureusement de prodigieuses colonies qui se repeuplent comme par enchantement pourvu que les chasseurs leur laissent de temps en temps quelque répit ou les massacrent avec une certaine méthode; ce sont des troupeaux qui se reproduisent sans qu'il en coûte rien et appartiennent à qui va les prendre. On tue, depuis 1876, de 500,000 à 1 million de phoques, valant 8 millions de francs, chaque année, rien qu'autour de Terre-Neuve; et il a suffi de réglementer grossièrement la chasse pour que l'espèce n'en diminue pas sensiblement.

Détail caractéristique : la chasse aux phoques est censée payer le navire dès la première année !

On trouve dans les mers australes un éléphant marin donnant, par individu, trois barils d'huile précieuse ; on trouve des otaries, phoques à fourrure, dont la peau vaut, brute, de 25 à 50 francs et, préparée, de 125 à 200 francs ; un capitaine américain en a rapporté du Sud une cargaison valant 600,000 francs ; et la fécondité des otaries, leur pouvoir de reproduction sont aussi grands que ceux du phoque.

La chasse aux otaries et aux éléphants marins dans le Sud a tant d'importance que les navigateurs ont dissimulé plus d'une fois la position exacte des îles où ils les trouvaient. Les marins s'amuse de l'étonnement d'un brave commodore russe qui, en 1821, croyant avoir découvert une terre nouvelle (la terre de Palmer, au sud du Shetland austral), la trouva occupée par une flottille de chasseurs anglais, dont les capitaines, l'humour ne perdant pas ses droits, lui offrirent leurs services comme pilotes. Les Anglais eurent, en 1853, la même déconvenue : un de leurs navires découvrit alors un archipel rempli d'Américains qui y chassaient l'éléphant marin.

Notons, enfin, que les énormes gisements de guano signalés dans le Sud ne sont pas du tout indignes d'attention, et il en est de même des masses métalliques qui, en certains points, ont affolé la boussole des navigateurs. Il y a probablement là des richesses considérables à exploiter.

Voilà un premier but pratique de l'expédition.

En voici un second.

Il ne suffit pas à la Belgique de produire des richesses : il faut qu'elle leur trouve un débouché ; vendre ses produits est pour elle une absolue nécessité et la vente va mal ; nous en sommes réduits à nous laisser exploiter par des commerçants plus adroits que nous, qui achètent nos produits à vil prix et vont les vendre avec un fort bénéfice, après s'être donné la peine d'y mettre leur marque, dans les débouchés qu'ils ont et où l'industrie belge est nominalement inconnue. Cela va si loin qu'on vend même en Belgique plus d'un produit fabriqué en

Belgique même, mais qui acquiert une plus-value considérable après être allé faire un petit voyage à l'étranger, d'où il revient avec une marque exotique et de forts droits de douane.

Nous n'avons pas à rire trop, on le voit, des gens qui font blanchir leur linge à Londres.

Il faut donc nous faire connaître; mais le meilleur moyen de faire connaître son commerce, c'est de faire connaître son pavillon; les Anglais — qui s'y connaissent — ont là-dessus un axiome : *La marchandise suit le pavillon*. Tous nos consuls sont d'accord sur la nécessité de faire connaître ce pavillon; mais nous avons peu de navires et lorsqu'ils paraissent dans un port étranger, ils s'y perdent parmi leurs innombrables concurrents battant les couleurs anglaises, allemandes, françaises, américaines...

Nos services réguliers de navigation mêmes sont, à ce point de vue, de peu d'efficacité.

Eh bien! les hommes compétents s'accordent à reconnaître qu'une expédition scientifique, dont on parlera forcément, attirera autrement l'attention, dans les ports où elle fera escale, qu'un simple transport. Les points de relâche de M. de Gerlache sont très bien choisis à ce point de vue et les deux escales qu'il fera en Australie, sa croisière vers la Tasmanie et le Pacifique, ne peuvent manquer d'être remarqués, de donner aux populations qu'il visitera des renseignements — et peut-être même des illusions! — sur la marine belge, de leur révéler tout au moins l'existence de notre commerce.

Il faut citer à ce propos la remarquable lettre qu'adressait naguère à M. Goemaere — et que publia l'*Indépendance* — notre consui à Christiania, M. Rolf Andvord.

M. Andvord insistait sur la nécessité de nous créer une marine :

Les expéditions du genre de celle de M. de Gerlache sont propres, disait-il, à fournir à la Belgique les antécédents nautiques qui lui ont fait défaut jusqu'ici.

C'est pourquoi, dans cette nation belge, si haut placée ailleurs, il importe avant tout de créer un courant tout nouveau et d'éveiller l'intérêt de tous ses enfants pour la mer et les questions qui s'y

rattachent. Il convient de se rappeler que dans des temps déjà lointains, les habitants des Flandres ont occupé, dans le commerce général, une place qu'il convient de leur faire reprendre : il faut pour cela, à mes yeux, avoir partout et toujours en vue les progrès de la navigation au long cours.

### Le passage suivant était caractéristique :

On me dira peut-être que le moyen le plus simple et le plus infail-  
liblé de contribuer au progrès des relations extérieures de la  
Belgique, c'est de faire l'achat d'un nombre suffisant de steamers  
qu'on lancera successivement à ses risques et périls, dans les  
diverses branches de l'activité maritime.

Quant à l'exploration des régions antarctiques, elle n'a, me dira-  
t-on, qu'un rapport assez secondaire avec cette question principale.

Quelques mots vont suffire pour remettre les choses au point :  
depuis cinquante ans que le monde entier trafique avec des steamers,  
a-t-on vu la Belgique prendre une part active à ce genre d'entre-  
prise? Il semble, au contraire, qu'elle s'en soit presque absolument  
désintéressée.

Et voilà justement pourquoi je préconise des moyens suscep-  
tibles de réveiller l'enthousiasme de toutes les classes pour une  
question si brûlante : il s'agit d'en faire une actualité et une affaire  
de mode. Même en Norvège, où l'on est depuis longtemps fami-  
liarisé avec les questions se rapportant à l'Océan Glacial, une expé-  
dition comme celle du Dr Fritjof Nansen travaillé tous les esprits et  
assure un vif regain d'intérêt à tout ce qui regarde les régions  
arctiques...

Je suis persuadé qu'en provoquant, même par des moyens un peu  
détournés, l'intérêt du public belge pour les questions antarctiques,  
on arrivera à un résultat analogue, qui ne se bornerait pas à un  
engouement momentané, mais qui réveillerait, en vue de l'avenir, des  
sentiments qui sommeillent certes au fond du cœur de tous les  
Belges.

On aurait du même coup assuré à la Belgique la mainmise  
sur des régions où aucune nation civilisée n'a encore pénétré; elle  
aurait ainsi le bénéfice d'une avance considérable et tous les avan-  
tages qui en peuvent découler soit directement, soit indirectement.

On ne pouvait mieux dire.

Les côtés commerciaux de l'expédition ainsi exposés, il faut  
parler de son but, de ses avantages scientifiques : avantages  
tout aussi positifs, au fond, pour ceux qui voient les choses d'un  
peu haut, car la science n'est pas une vaine chimère. Tout



bien-être physique ou moral nous vient d'elle; c'est toujours grâce à elle que l'homme a pu détourner le mal de sa vie et y appeler le bien; et les fameuses accusations de banqueroute dirigées contre elle par les gens qui roulent en chemin de fer, s'éclairent à la lumière électrique, mangent et boivent impunément les choses les plus variées, sous la sauvegarde d'un laboratoire communal, se font revacciner quand on annonce une épidémie de variole et appliquent des antiseptiques sur leurs moindres écorchures, ces accusations-là ne sont que l'un des témoignages les plus remarquables de l'imbécillité et de l'ingratitude humaines.

Ceci soit dit pour sauvegarder les principes.

Car, en somme, l'indifférence pour les résultats scientifiques d'une pareille expédition doit être assez rare.

Devant la fièvre de connaître et d'explorer qui dévore l'humanité, l'homme de quelque culture qui n'aurait pas une certaine curiosité de savoir ce qui existe sur l'énorme morceau de la croûte terrestre impénétrée autour du pôle Antarctique serait un curieux phénomène.

Quatre navigateurs seulement ont dépassé le 70° degré de latitude australe : Cook (71° 15'), en 1773; Weddell (74° 15'), en 1823; Ross (78° 10'), en 1841. Enfin, après cinquante-trois ans d'intervalle, le Norvégien Kristensen qui, en 1894, sur son vieux baleinier l'*Antartic*, accosta la *Terre Victoria*, y descendit avec quelques-uns de ses hommes et fut probablement, comme nous l'avons dit, le premier à fouler le mystérieux continent antarctique.

Je ne vais pas refaire l'histoire des expéditions antarctiques : je me contenterai de noter ces deux faits, encourageants pour celle qui est projetée ici, savoir :

1° Que ces expéditions n'ont jamais été marquées par les grandes catastrophes auxquelles ont abouti tant d'expéditions vers le pôle Nord ;

2° Que bien rarement un explorateur ou même un simple baleinier est allé vers le sud sans y découvrir une terre.

Cependant, un immense inconnu s'étend autour du pôle, où Edgard Poë a placé le fantastique dénouement des *Aventures*

d'Arthur Gordon-Pym; la région antarctique reste inexplorée sur plus de 16 millions de kilomètres carrés, comprenant certainement de vastes terres émergées. Jetons les yeux sur une carte des régions australes. Laissons les îles et les îlots de moindre importance, et considérons seulement les trois grands groupes de terres appelés : *Terre de Graham, Terre Victoria, Terres de Wilkes et d'Enderby*. Voyez ce qu'il reste d'inexploré entre ces trois groupes de découvertes ! Eh bien ! on a de sérieuses raisons de croire que ces trois groupes se rattachent les uns aux autres par des côtes ininterrompues, dépendent tout au moins de très grandes îles, forment une véritable *sixième partie du monde*, deux fois grande comme l'Europe.

Or, sur ce continent, personne, sauf ces Norvégiens, n'a mis le pied ; de ce continent, personne n'a longé les rives entrevues seulement en quelques points ; de rares navires à voiles ont seuls tenté de loin en loin d'en pénétrer le mystère. N'y a-t-il pas là quelque chose d'irritant pour nos curiosités scientifiques ?

N'est-ce pas autour du pôle Sud que s'étend le vrai *Continent mystérieux* ? C'est là, du reste, que se dirige, en ce moment, la grande curiosité des géographes, et le sixième Congrès international de géographie, tenu à Londres du 26 juillet au 3 août dernier, formula à l'unanimité le vœu de voir une expédition s'organiser pour aller l'explorer avant la fin du siècle.

J'ouvre une parenthèse ici, puisque je parle des découvertes géographiques qui résulteront vraisemblablement de l'expédition, pour faire observer combien il est désirable que le montant des souscriptions permette à M. de Gerlache d'emporter, dans son matériel d'exploration, un ballon captif. Ce n'est pas là une idée fantaisiste. Les abords des terres polaires sont presque toujours défendus par des banquises infranchissables, murailles de glaces, souvent beaucoup plus hautes que les navires, qui barrent non seulement la route, mais interceptent la vue des terres. Voyez l'immense avantage qu'il y aurait à pouvoir s'élever, grâce à ce ballon, à une hauteur de quelques centaines de mètres, d'où, tandis que le navire longeait la banquise, les aéronautes, remorqués par lui, domine-

raient à une énorme distance le panorama polaire, en feraient le levé sommaire, en prendraient des photographies instantanées, en noteraient les aspects généraux, soumettraient, enfin, le contour du continent austral à un maximum d'observation avec un minimum de peine, de temps et de danger !

Personne, en Suède, ne conteste le caractère sérieux de l'expédition Andrée, qui vient de partir de Gothembourg (Göteborg), pour le Spitzberg, d'où elle tentera de gagner le pôle Nord en ballon.

Quand je dis qu'on ne connaît pas le continent polaire, on a vu et recueilli cependant des échantillons des roches qui le composent, et ce sont ces échantillons mêmes qui ont d'abord témoigné de son existence.

On les a vus d'abord sur les blocs de glace flottant en immenses convois à la surface des mers antarctiques. Ces glaces ne proviennent pas seulement de la congélation de la mer ; elles sont produites aussi par l'éboulement des glaciers qui couvrent toutes les terres polaires, comme ils couvrent, dans les régions tempérées, la cime des montagnes. Ces glaciers peuvent provenir de fort loin à l'intérieur de ce continent, et c'est en les voyant souvent couverts de terre, en voyant les fragments de rochers qu'ils contenaient, que le capitaine Cook conçut, le premier, l'idée de l'existence de ce continent.

Ces glaçons flottants, en fondant, pendant l'été austral, déposent au fond des mers circumpolaires ces échantillons des terres intérieures. La drague, en effet, a rapporté de ce fond des fragments de granite, de schiste, de grès, de calcaire *récemment brisés*, à cassures fraîches, qui ne pouvaient avoir d'autre provenance. L'étude de matériaux, celle des échantillons de roches transportées de l'intérieur du continent austral par les glaciers flottants, l'étude directe aussi des terres du continent austral là où l'on pourra l'aborder, permettront, concurremment avec des sondages à exercer entre la Patagonie et la terre de Graham, de résoudre un problème qui préoccupe les géologues.

Il s'agit d'élucider un des grands événements de l'histoire de

de la terre : de savoir si la Terre de Graham n'est pas le prolongement de la crête des Andes, de cet immense plissement tertiaire qui traverse les deux Amériques, qui en est l'ossature. Alors, la Terre de Graham ne serait qu'une troisième Amérique, produite par le même frisson de la terre que les deux autres, une contemporaine du Nouveau Monde, et les terres qui la forment devraient se poursuivre bien loin vers le sud pour rejoindre, de l'autre côté du pôle, la Terre Victoria, dont la géologie n'a rien de commun ni avec l'Australie, qui lui fait à peu près vis-à-vis, ni avec l'Afrique, située au nord-ouest.

La faune littorale des terres antarctiques et la faune profonde des mers qui les entourent sont inconnues; nous ne savons rien des organismes vivant dans le Sud à des latitudes correspondant à celles de la Norvège. Nous n'en savons pas davantage sur la paléontologie, c'est-à-dire l'histoire des faunes et des flores passées de ces régions, des espèces animales et végétales qu'on pouvait y rencontrer aux époques géologiques antérieures.

Cependant, sans parler des faits utiles que cette étude fournirait à la théorie de l'évolution, il est d'un grand intérêt géologique encore de connaître les rapports qui peuvent exister entre les espèces vivantes ou disparues des régions antarctiques et celles de l'Australie, de l'Amérique et de l'Afrique australes. Des faits déjà connus tendent à prouver, en effet, que ces dernières auraient été autrefois beaucoup plus étendues vers le sud et que des terres intermédiaires, émergées entre elles et le continent austral, auraient permis le passage des êtres vivants de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Australie au continent polaire. Il y a peut-être eu, pendant la période quaternaire, un continent austral qui, outre les terres antarctiques actuelles, a compris la Nouvelle-Zélande, l'Australie, la Tasmanie, les îles Chatham, etc., qui, d'autre part, aurait été proche de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, s'il ne s'était même pas rattaché à celle-ci.

On voit combien l'étude géologique des terres antarctiques, celle du relief sous-marin des océans qui les entourent,

celle de la flore et de la faune, présentes et passées, terrestres et sous-marines de ces régions, doivent passionner les géologues et les naturalistes.

Pour en revenir un instant, à ce propos, au côté profitable de l'expédition, je crois pouvoir citer l'opinion de M. Van Beneden, qui déclarait à M. de Gerlache que quelques pêches et dragages faits dans les mers australes (aux environs de Kerguelen, notamment), fourniraient à nos musées des collections d'une valeur scientifique inestimable. Le *British Museum* ne donnerait pas pour des millions les collections rapportées par le *Challenger* pendant sa campagne scientifique de 1872-1876. Nos musées ne possèdent presque rien en fait d'échantillons de la vie aux grandes profondeurs marines et l'expédition belge les enrichirait considérablement. Je n'ai pas à vous rappeler que les échantillons d'animaux rares ont une valeur marchande sérieuse, que les musées étrangers nous ont offert, en échange de quelques-uns de nos iguanodons, des collections précieuses.

Les naturalistes assurent, du reste, que l'étude de la faune des mers profondes par les dragages est l'une des plus passionnantes qui soient. On avait cru, jusqu'à assez avant dans ce siècle, que la vie s'arrêtait, sous l'eau, à une faible distance de la surface. Il n'en est rien ; des monstres de toute sorte pululent à des profondeurs de plusieurs kilomètres sous le niveau des mers, y vivent, aiment, se reproduisent, se dévorent les uns les autres, sous des pressions de centaines et de centaines d'atmosphères, dans l'absolue obscurité de régions où jamais n'a pénétré un rayon de soleil. Au fond de ces abîmes, on trouve une vie intense, accompagnée de toutes ses manifestations, répandue chez des myriades de créatures qu'on va chercher dans ces retraites ; avec la *drague*, espèce de sac envergué sur un châssis de fer, et des *fauberts*, espèces de balais de chanvre qui l'accompagnent, on racle et on balaye les fonds des océans ; et lorsqu'on remonte ces fauberts et cette drague, ils sont remplis d'êtres étranges, de formes de la vie que l'œil humain n'a jamais vues, d'êtres adaptés à ces milieux lointains, d'êtres phosphorescents dont les yeux dardent une

lumière intense qu'ils produisent eux-mêmes pour se diriger, voir leur proie ou leurs ennemis.

Telle est, raconte-t-on, l'émotion, la passion des plus graves savants, lorsque la drague, ramenant ces merveilles, arrive à bord, qu'ils se bousculent pour les voir, se jettent dessus « comme des chiens sur un os ».

Le naturaliste qui accompagnera l'expédition fera donc une campagne aussi intéressante que le géologue et que le géographe.

Cependant le météorologiste ne perdra pas non plus son temps. Il s'occupera, lui, des multiples détails d'une question qui nous intéresse tous très particulièrement : il réunira des documents qui contribueront à développer la science, encore si imparfaite, de la prévision du temps.

Il aura à observer les *courants maritimes* qui, dans la zone à parcourir, sont très peu connus, très peu définis ; ces courants, selon leur température, refroidissent ou réchauffent les couches d'air avec lesquelles ils sont en contact et leur imposent par là des mouvements qui sont une des grandes causes de l'état de l'atmosphère.

Il notera la pression atmosphérique, la direction et la vitesse du vent, la température et le degré d'humidité de l'air, la pluie, la neige, afin d'établir les relations de tous ces éléments, de l'état météorologique dans les régions parcourues avec les mêmes éléments dans les autres régions du globe où ils auront été observés.

Il observera la forme et la direction des nuages, et le début de l'expédition sera particulièrement propice pour cela, car à partir du 1<sup>er</sup> mai dernier a commencé, pour les météorologistes, une période qu'ils ont appelée : *l'année des nuages*, une année pendant laquelle ils procéderont, dans le plus grand nombre de stations possible, à une observation complète des particularités qu'offrent les amas de vapeurs aériennes. Ils comptent étendre ainsi leurs connaissances sur les courants atmosphériques et les grands météores qui régissent les maxima et les minima barométriques.

Il ne perdra pas de vue, notre météorologiste, l'électricité atmosphérique, afin de vérifier si elle est bien une fonction de la latitude et change de signe en passant des régions tempérées dans les régions polaires ; si, conformément à la théorie d'Edlund, elle est un phénomène général lié à l'existence même du magnétisme terrestre.

Et quant à ce magnétisme lui-même, l'expédition tâchera de déterminer la position exacte du pôle magnétique austral, dont Ross n'a déterminé que la position approximative.

Précisément, une expédition américaine, sous la direction du professeur Langley, vient d'être résolue tout exprès pour aller déterminer exactement la position du pôle magnétique boréal ; celle du pôle magnétique austral serait le complément indiqué de la première.

Tous ces sujets d'observation : courants marins, courants atmosphériques, électricité de l'air, magnétisme terrestre, interviennent dans la situation atmosphérique, sont des causes du temps qu'il fait et qu'il fera ; on ne peut, comme le remarquait, il y a près de dix ans, le célèbre météorologiste allemand Neumayer, former une doctrine complète de la distribution des pressions et des températures, c'est-à-dire de la pluie et du beau temps sur le globe, en restant dans l'ignorance complète de ce qui se passe, à cet égard, dans les vastes parages antarctiques.

Il y aura encore bien d'autres choses à observer en route pour l'expédition : ainsi, le phénomène des marées qui, dans cette partie australe du Pacifique et de l'Atlantique, trouvent la seule zone du monde où aucune terre ne vient barrer la route à leur propagation rationnelle, — puisque c'est là seulement qu'on peut tracer des parallèles qui ne rencontrent aucune terre ;

Ainsi la composition chimique de l'air ;

Ainsi la limite des glaces flottantes, importante à connaître pour la navigation qui vise à se faire de plus en plus, *suivant les arcs de grand cercle*, afin de *tendre* de plus en plus, c'est-à-dire de *raccourcir* la route suivie : ce qui oblige les navires allant de Patagonie en Australie, par exemple, à remonter haut dans le Sud...

Mais je n'insiste pas sur tous ces points un peu trop spéciaux, et je crois vous avoir suffisamment montré la multiplicité et l'intérêt considérable des observations auxquelles pourront se livrer les hommes de science qui feront partie de l'expédition.

Reste la seconde question à examiner : savoir si l'expédition sera possible avec les moyens que demande son promoteur.

Certains cherchent à les discréditer en déclarant que le chiffre de 250,000 ou même de 300,000 francs demandé est tout à fait insuffisant; qu'entreprise avec d'aussi faibles ressources, elle n'aboutira à rien. A preuve, disent-ils, l'expédition allemande projetée qui doit coûter, d'après les calculs, 950,000 marcs.

A première vue, la comparaison est inquiétante...

Seulement, M. de Gerlache, qui a établi très soigneusement le devis de son expédition, a soumis ce devis au comité de propagande qui s'est formé à Anvers pour la favoriser, comité à la tête duquel on remarque le gouverneur de la province, le bourgmestre, le général Wauvermans, président de la Société de géographie, M. Linden, président de la chambre de commerce, M. della Faille, sénateur; une cinquantaine d'autres personnalités importantes.

Ce comité a désigné une commission spéciale pour l'examiner; elle a été composée de MM. Delecourt, ingénieur en chef, directeur retraité de la marine; Pierard, ingénieur de la marine; Bulcke et Schwenn, armateurs à Anvers, Christophersen, consul général de Suède et de Norvège à Anvers, l'homme le mieux au courant des questions d'enrôlement d'équipages pour les mers polaires.

Cette commission donc, composée de gens évidemment entendus, d'une compétence éprouvée, ayant examiné *dans tous ses détails* le devis estimatif de l'expédition projetée par M. de Gerlache, a déclaré, qu'à son avis, « cette expédition *est réalisable* moyennant la somme de 250,000 francs prévue par le promoteur ». La déclaration a été publiée.

« Cette appréciation, remarque-t-elle, a d'ailleurs été



confirmée par l'examen comparatif du devis de l'expédition belge avec celui d'une expédition analogue étrangère, également en projet. »

Il n'y a qu'une réserve :

• La commission croit devoir faire remarquer que dans son examen elle n'a pas tenu compte des aléas défavorables résultant d'accidents ou de fortune de mer. Elle pense qu'il sera donc prudent de prévoir une réserve qu'elle estime à 50,000 francs.

• Toutefois, la commission est d'avis que s'il y a lieu de tenir compte des aléas défavorables, il faut également prendre en considération les bénéfices commerciaux immédiats qui peuvent résulter de l'expédition, tels que le produit de la chasse et de la pêche, la vente du navire et de son matériel et qui rendraient cette réserve inutile... »

Il y a là, semble-t-il, de quoi fermer la bouche aux explorateurs en chambre et aux baleiniers d'eau douce qui dénigrent le projet.

*L'expédition analogue*, dont il s'agit dans les conclusions, est l'expédition allemande dont les devis ont été publiés. On va comprendre tout de suite pourquoi M. de Gerlache peut entreprendre avec 250,000 francs ce que les Allemands ne veulent tenter que pour 950,000 marcs.

C'est que les Allemands veulent envoyer là-bas *deux* navires de 450 tonnes, montés chacun par trente hommes, dont quatre officiers et quatre savants. Nous faisons plus modestement les choses.

L'expérience a montré, en effet, que deux navires, dans les glaces, ont peine à naviguer de conserve, ne tardent pas à être séparés, ne peuvent guère se porter secours en cas de besoin. Le second navire est donc inutile. L'expédition belge n'en monte qu'un. Ce navire est trouvé. On l'achète à des conditions avantageuses. Il n'y a plus qu'à réunir les fonds de l'expédition pour pouvoir le retenir avant le 15 juillet. C'est un baleinier norvégien qui a fait ses preuves et qui sera disponible à partir de cette date : un joli trois-mâts-barque de

250 tonneaux, muni d'une machine à vapeur auxiliaire pour suppléer ou venir en aide à sa voilure. Les connaisseurs en disent le plus grand bien ; c'est un baleinier, disons-nous, c'est-à-dire un des meilleurs bâtiments qui soient pour naviguer dans les glaces ; construit tout en chêne, à membrure extrêmement forte pour résister aux pressions des glaces, muni extérieurement d'un *soufflage* en green heart, c'est-à-dire d'une double enveloppe de bois qui permet à sa coque de supporter, sans en souffrir, la rude friction des glaçons.

Vingt-six hommes, y compris le capitaine, les quatre observateurs de l'expédition et deux harponneurs expérimentés constitueront l'équipage nécessaire.

Les Allemands admettent que leur campagne doit durer trois ans ; celle des Belges ne durera que vingt mois. Les Allemands comptent établir une station d'observation et d'hivernage sur la Terre d'Enderby : nous renonçons à ce luxe. La différence apparente des devis devient tout de suite beaucoup moins grande.

Il faut comparer d'abord les 250,000 francs de l'expédition belge non aux 950,000 marcs des deux navires allemands, mais aux 475,000 marcs qu'en coûterait un seul.

Il faut se demander si le navire belge de 250 tonneaux dépensera plus de 250,000 francs en vingt mois, alors que le navire allemand de 450 tonneaux, en trente-six mois, est censé devoir en dépenser environ 500,000.

Voilà la vraie base des calculs.

M. de Gerlache établit comparativement ses dépenses poste par poste, et il prouve, par ses chiffres, que c'est lui, et non l'expédition allemande, qui, proportionnellement, prévoit les frais les plus élevés. Le navire, plus petit, coûte moins, et consomme moins de charbon ; ainsi de suite.

Ses hommes d'équipage seront des Norvégiens, qu'il connaît, d'admirables matelots, rompus à la navigation dans les régions glaciales, et auxquels il attribue les plus hautes payes usitées. Il en aura, à ce prix, autant qu'il en voudra. Il a résolu d'y adjoindre quelques Belges dont le dévouement et le courage lui sont assurés.

On a critiqué le chiffre qu'il consacre à son outillage scientifique : 30,000 francs.

Or, les Allemands consacrent au même outillage 56,250 fr. pour deux navires. Le chiffre belge est le plus élevé relativement pour ce poste.

Le prix de la nourriture à bord est calculé exactement sur les mêmes bases, par homme et par officier, que pour l'expédition allemande.

Mais il y a une particularité qui permet à l'expédition belge de réaliser une économie énorme.

Les Allemands comptent, dans leurs devis, des appointements sérieux pour tous les officiers et les savants de l'expédition, au nombre de huit par navire.

M. de Gerlache entreprend son expédition à titre absolument gratuit ; les jeunes savants qui l'accompagnent partent dans les mêmes conditions : pour l'honneur ! L'un des postes de dépense les plus importants de l'expédition allemande disparaît ainsi dans l'expédition belge et l'équilibre se trouve complètement rétabli.

Vous voyez donc que nous nous trouvons en présence d'un projet mûrement, sagement réfléchi.

De l'initiative, de l'audace, beaucoup d'audace ; mais pas de folie ni d'imprévoyance.

Et quand on parle d'audace, il en faudra moins, peut-être, au vaillant promoteur pour affronter les banquises du pôle qu'il ne lui en a fallu pour lutter contre l'accueil glacial qui a été fait d'abord à son projet et qui devrait nous faire honte, quand nous voyons comment Nansen, dans ce pauvre pays de Norvège, a su trouver 600,000 francs, pour réaliser son projet, autrement chimérique, aller au pôle Nord ! La première idée d'une expédition allemande dans l'océan Antarctique a été lancée au congrès de Berne, le 18 avril 1895 ; la commission constituée pour l'étudier n'a déposé son projet définitif qu'en novembre 1895 et elle avait déjà réuni en avril 600,000 marcs de souscription.

Le projet de Gerlache est arrêté, publié, discuté depuis le

22 octobre 1894, et nous étions encore à nous demander naguère, malgré ses avantages et sa solidité, s'il pourrait se réaliser jamais. Il a fallu une promesse de subside du gouvernement; et l'on a dû enfin se mettre en train avant d'avoir tout à fait parfait la somme nécessaire!

Il n'est donc pas inutile de faire encore appel à la souscription, de faire ressortir combien, dans un pays de ressources comme le nôtre, il serait honteux de ne pas trouver les quelques milliers de francs qui restent à amasser; honteux de ne pas réaliser les 300,000 francs nécessaires pour parer à toute éventualité, alors que la recette des cabarets s'élève, dans ce pays, à plus de 700,000 francs par jour. Il eût suffi, on l'a dit, pour faire ces fonds, que tous les Belges qui vont au cabaret s'entendissent, un beau matin, pour boire une chope de moins et en verser le prix à l'expédition.

M. Félix De Breux, qui présentait naguère le projet aux lecteurs du *Journal de Bruxelles*, leur rappelait, avec à-propos, l'indignation que nous avons tous éprouvée, en notre jeunesse, en lisant l'histoire de Christophe Colomb allant mendier, de cour en cour, les moyens de découvrir l'Amérique; et il les engageait à montrer que cette indignation était sincère en favorisant l'expédition projetée. C'était bien dit...

On a poussé les jeunes gens à se mettre à la tête du mouvement; on a parlé de boîtes à placer dans les lieux publics, d'un *Denier des Belges* au pôle Sud; on a parlé de souscriptions scolaires, comme l'institut Rachez en a organisé une. Les jeunes gens ont tous lu avec passion l'héroïque roman du capitaine Hattéras: et lorsque le capitaine Hattéras, en chair et en os, surgit devant eux, ils reconnaîtront un vieil ami, ne lui refuseront pas leur monnaie du dimanche...

Des adhésions touchantes ont été enregistrées: celle d'un facteur des postes qui donne 3 francs: celle d'un pauvre retraité qui donne 15 francs en trois ans, échelonnant ce versement qu'il ne peut faire en une fois; celle encore de ce brave charpentier flamand qui offre ses services tout gratuits à l'expédition et veut partir avec elle sans rémunération aucune.

Tous les journaux de Bruxelles ont ouvert leurs colonnes à une souscription.

Pourtant la mise en train de l'entreprise a rencontré on ne sait quelles difficultés : apathie bien plus qu'antipathie, évidemment.

Il est certain que si l'on prenait cent Belges au hasard, si on leur demandait à chacun 50 centimes pour l'expédition, il n'y en a pas dix qui les refuseraient ! Eh bien, que chacun y aille de ses cinquante centimes, de ses vingt sous, de ses cent sous.

Ce ne sont pas tant quelques grosses souscriptions qu'il faut, que beaucoup de petites pièces, attestant la sympathie, l'estime de tous pour ceux qui vont se dévouer.

Il ne faut pas laisser croire plus longtemps à ces braves jeunes hommes que leur belle initiative, leur noble sacrifice ne rencontre chez nous qu'indifférence et que dédain. Que tous les cœurs aillent à eux, et, en cette circonstance, le meilleur moyen de montrer son cœur, c'est de mettre la main à la poche.

EDMOND CATTIER.

